CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
643e ET 644e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LES RECRUTEURS

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

PAROLES DE MM. A. DE JALLAIS ET G. VULPIAN

MUSIQUE DE M. LEFÉBURE-WÉLY

Mise en scène de M. MOCKER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 11 DÉCEMBRE 1861.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MANON, brodeuse de dentelles, vivandière et soldat aux deuxième et troisième actes....	Mmes BELIA.
FANCHETTE, fille d'auberge chez Larissolle, puis habilleuse à l'Opéra..................	MAGNON.
CAMARGO, danseuse........................	TUAL.
RENAUD, au premier acte, clerc de procureurs, aux deuxième et troisième actes, sergent	MM. CAPOUL.
LUCAS, garçon d'écurie au premier acte, au deuxième et au troisième, aubergiste......	SAINTE-FOY.
VESTRIS, danseur........................	MM. BERTHELIER.
LA RANCUNE, sergent recruteur au régiment de Royal-Provence..........................	GOURDIN.
LE RÉGISSEUR DE L'OPÉRA...............	LEJEUNE.
LARISSOLLE, aubergiste..................	PALIANTI.
LE COLONEL..............................	DUVERNOY.
PAYSANS, SOLDATS, BOURGEOIS, OUVRIÈRES, DANSEUSES, SYLPHES, FAUNES.	

La scène se passe sous Louis XV, en 1756.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place de village : à gauche, une petite maisonnette ; au rez-de-chaussée, une petite boutique, avec cette enseigne : MADEMOISELLE MANON, BRODEUSE DE DENTELLES ; à côté de la porte, une fenêtre avec contrevents ; à droite, une auberge, avec balcon au rez-de-chaussée donnant face au public ; au-dessus de la porte, on lit : LARISSOLLE, AUBERGISTE, au *Soleil d'or*. A côté du rez-de-chaussée, une petite porte conduisant aux écuries ; une table et un tabouret devant la fenêtre. Au fond, à gauche, une madone dans une niche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(On entend, avant le lever du rideau, la cloche qui tinte ; quand le rideau se lève, elle se mêle au chœur des paysans qui s'agenouillent devant la madone.)

CHOEUR.

Quand la cloche de la chapelle
Fait entendre son tintement,
C'est le travail qui nous appelle,
Il faut s'y rendre promptement ;
Après la prière, avec zèle,
Livrons-nous à notre labeur ;
Car le travail plaît au Seigneur !... (*bis*)

(Les paysans sortent ; on entend le chœur dans le lointain qui se mêle à la cloche. — Le jour commence à poindre. Lucas, paysan en sabots, cheveux courts, une fourche d'écurie à la main. — Fanchette, petite paysanne, un panier sous le bras, passe au fond avec les paysans.)

LUCAS, à Fanchette.

Ne vous sauvez donc pas si vite, mam'selle Fanchette... vous avez l'air d'un lièvre qu'on surprend au gîte...

FANCHETTE.

Laisse-moi tranquille... je suis pressée.

LUCAS.

Eh bien, moi aussi, j' suis pressé... mais c'est de causer un brin avec vous.

FANCHETTE.

Allons, voyons, parle! que veux-tu?

LUCAS, avec colère.

Fanchette! aussi vrai que m'sieu Larimole, not' maître, est un pas grand'chose et un propre à rien, aussi vrai je m' dessèche d'amour pour vous!

FANCHETTE, riant.

C'est tout? Laisse-moi m'en aller.

LUCAS, la retenant.

Non, ce n'est pas tout! Depuis que ce beau monsieur et c'te belle dame y sont arrivés chez nous, vous ne voulez plus m'écouter.

FANCHETTE.

Moi? par exemple!

LUCAS.

Oui, oui, vous m'évitez... et je sais bien pourquoi... l'ambition vous tourne la cervelle... vous voudriez être une grande dame!

FANCHETTE.

Mêle-toi de ce qui te regarde.

LUCAS.

C' qui me regarde, c'est vous!.. et pourtant vous ne me regardez guère. Mais reluquez donc un peu ce physique-là!... Vous ne voulez donc pas vous marier? Pourquoi que vous ne faites pas comme votre amie, mademoiselle Manon, qui épouse dimanche prochain M. Renaud, le fils du procureur?

FANCHETTE.

Oui, mais il est gentil, lui!..

LUCAS.

Eh bien, et moi?

FANCHETTE.

Et lui, elle l'aime, elle!

LUCAS.

Eh bien, et vous?

FANCHETTE.

Moi, je ne t'aime...

LUCAS.

N'achevez pas, mam'selle, n'achevez pas! Ah! j'en aurai la rougeole, c'est sûr!

FANCHETTE.

Voyons, tu n'as pas un sou vaillant... qu'est-ce que tu possèdes?...

LUCAS.

Je possède un fonds... de chagrin qui me fait maigrir... Je vous vois partout dans mes rêves de jeune homme... dans la lune, dans le soleil...

FANCHETTE.

Écoute, tâche d'amasser seulement cent écus, et nous verrons après...

LUCAS.

Qu'est-ce que nous verrons... les cent écus!...

FANCHETTE, riant en s'éloignant.

Tu entends? Cent écus... pas un de moins...

SCENE II.

LUCAS, seul.

Va, va, cœur de fer!... cœur de pierre! ambitionneuse... je t'hais... je te déteste! Eh ben, non, je ne te déteste pas!... Ceux que j'abomine, c'est c'te dame et c' monsieur, avec ses jambes qu'a des mollets d' coq... Moi aussi, j'en ai des mollets d' coq... et des plus beaux que toi. Ah! si je n'étais pas si poltron, comme je serais courageux, et comme je lui dirais son fait, à ce marquis! C'est égal, il n'a qu'à bien se tenir; et si je le rencontre au bout de ma fourche...

SCENE III.

LUCAS, RENAUD.

LUCAS.

Tiens, monsieur Renaud!

RENAUD.

Ciel, quelqu'un!

LUCAS.

Bonjour, monsieur Renaud; comme vous êtes matinal ce matin! Ah! c'est juste, vous êtes amoureux, et bien heureux! Car mademoiselle Manon vous aime et ne vous trompe pas... tandis que Fanchette... Ah!

UNE VOIX DANS LA COULISSE.

Lucas! Lucas!

RENAUD.

Tenez, on vous appelle.

LUCAS.

C'est bon, on y va, on y va. Adieu, monsieur Renaud! Ah! gueux de Parisien!

UNE VOIX.

Lucas! Lucas!

LUCAS.

C'est bon, on y va! (Il sort.)

SCÈNE IV.

RENAUD.

Je suis seul, personne ne me voit, vite. (Il dépose son bouquet sur l'appui de la fenêtre de l'hôtel.) Si Manon m'avait aperçu! Pauvre Manon! mais depuis ce jour où j'ai vu cette grande dame, j'ai tout oublié. Ah! ce jour si charmant où je lui fis traverser la rivière sur mon cheval! Elle avait peur de tomber, alors je la pris dans mes bras, et lorsqu'elle fut en sûreté sur l'autre bord, elle me dit : « Je vous dois une récompense, mon cher cavalier, embrassez-moi la main. » Moi, je rougissais, je ne savais que faire; elle me tendit une main blanche et fine. Tremblant de crainte, j'appuyai mes lèvres et je redoublai; elle n'en parut pas fâchée... seulement, elle soupira : « Ah! si j'étais libre. » Elle s'arrêta... Le monsieur qui est avec elle dans l'hôtel, son mari sans doute, arriva en ce moment. Que voulait-elle me dire? Je ne sais, mais depuis ce jour, je me sens tout troublé. Ce n'est plus à Manon que je pense, mais à cette grande dame! C'est si beau, une femme jeune et riche! et puis cet air de reine, cette soie, ces dentelles! tout cela m'a bouleversé le cœur. Pauvre Manon! je l'oublie, la compagne de mon enfance!

AIR.

C'est moi qui fus l'ami, l'ami de ton enfance,
Toujours j'ai partagé tes plaisirs, tes douleurs,
Alors que tu souffrais, j'avais même souffrance...
Je te faisais sourire ou j'essuyais tes pleurs!
Sans songer à l'amour, elle disait : « Je t'aime! »
Sans y penser aussi, je répondais de même...
Et gaîment tous les deux, nous tenant par la main,
Nous suivions en chantant un tout petit chemin.
Sitôt qu'elle voyait la blanche marguerite,
Il lui fallait cueillir cette fleur des amours,
Ses petits doigts mignons l'effeuillait au plus vite,
Et l'oracle charmant nous répétait toujours;
Si bien qu'en nous disant tous les jours, d'un air tendre,
Que nous nous aimions tous les deux,
Nous avons fini par comprendre
Que notre amour était celui des amoureux!...
C'est moi qui fus l'ami, l'ami de ton enfance!
Toujours j'ai partagé, etc.

SCÈNE V.

RENAUD, MANON, ouvrant les volets de sa boutique et arrivant en scène.

DUETTO.

MANON.

Rose était simplette,
Et sa collerette
S'en allait mouvant
Au souffle du vent..
Mais, fillette aimable,
Sans être coupable,
Monseigneur le diable
La tentait souvent!

ENSEMBLE.

MANON.

Rose, par erreur,
Sur un méchant cœur
Si tu tombais, à ton malheur! (bis)
La drôle d'histoire!
C'est à n'y pas croire!
Car, des vrais amours,
Le doux rêve
S'achève
En s'aimant toujours!

RENAUD.

Pauvre fille
Si gentille!
C'est affreux, vraiment!
Confiante,
Méchante!
Moi, son amant,
En un instant
Je trahis mon serment!

MANON.

Un fils de marquis,

Sortant de l'église,
Vit Rose, il l'aima,
Mais, soudain, voilà
Que, loin de la belle,
L'amant infidèle téés!
Un jour s'en alla!

ENSEMBLE.

MANON.

Rose, par erreur,
Sur un méchant cœur
Était tombée, et l'on en meurt!
Ah! la triste histoire!
C'est à n'y pas croire, etc.

RENAUD.

Pauvre fille
Si gentille!
C'est affreux, vraiment!
Confiante,
Méchante, etc.

MANON, apercevant Renaud.

Renaud, comme c'est gentil à vous d'être venu ici le premier à mon réveil!... C'est une bonne journée pour moi, j'en suis sûre!

RENAUD.

Certainement.

MANON.

Tu m'aimes, n'est-ce pas?... Ah! ce sont les seules vraies amours, celles qui datent de l'enfance... Mais que fais-tu là?... Ah! je suis sûre que tu guettais mon réveil, pour m'offrir comme de coutume les plus belles fleurs de ton jardin?

RENAUD embarrassé.

Non... c'est-à-dire... je...

MANON.

Vous avez oublié mes fleurs, monsieur?... C'est très-mal.. Non, non, je ne t'en veux pas, je t'aime!...

RENAUD, à part.

Si cette dame me voyait. (A ce moment la Camargo ouvre la fenêtre de l'hôtel.)

MANON.

Va, nous serons bien heureux!... Je me suis fait une belle robe blanche... et mon voile de mariée, veux-tu le voir?... Je me le suis brodé moi-même, et je t'assure que l'ouvrage allait vite entre mes doigts...

RENAUD, ému.

Pauvre fille!

MANON.

Mais il me semble que je suis paresseuse, et tu devrais me gronder... je n'ai pas été porter mon travail... (Elle prend son carton.) Me conduis-tu?

RENAUD.

Non, mon père m'a chargé d'une commission pour le maître de cet hôtel...

MANON.

Oh! les affaires avant tout. Au revoir, mon ami! (Elle remonte.)

RENAUD.

Au revoir! (Il hésite, puis il l'embrasse sur le front.) Au revoir!

MANON, lui envoyant un baiser.

Adieu! (Elle sort à droite en chantant son air d'entrée.)

SCÈNE VI.

RENAUD, seul, puis CAMARGO.

RENAUD, la regardant partir.

Ingrat que je suis!... (Il s'assied sur un banc. La fenêtre de l'hôtel s'ouvre.)

CAMARGO, en marquise.

Eh bien, monsieur Renaud, que faites-vous donc là, à rêver tout seul?

RENAUD, se relevant.

Moi, madame, je...

CAMARGO.

Allons, dites-le donc! vous pensiez à moi...

RENAUD.

Mais...

CAMARGO.

Il ne faut pas être aussi timide, monsieur, surtout lorsque l'on a, comme vous, tout ce qu'il faut pour plaire... Vous êtes brave... hardi, si je me rappelle le jour où vous m'avez fait passer cette rivière... Vous êtes galant... à en juger par ce joli bouquet que vous avez déposé sur ma fenêtre...

RENAUD.

Madame...

CAMARGO.

J'en ai mis une fleur à ma ceinture... vous voyez que j'y attache quelque prix... Mais à propos, il me semblait que, tout à l'heure, vous causiez avec une petite fille, quelque grisette, certainement.

RENAUD.

Cette jeune fille que vous avez vue, c'est ma fiancée.

CAMARGO.

Fi! cette petite brodeuse!

RENAUD.

Avant de vous connaître, je l'aimais!

CAMARGO.

Vraiment!... elle n'a pas si mauvais goût. (A part.) Je ne serais pas fâchée de lui enlever son prétendu. Ces petites filles de campagne sont si coquettes! (Ironiquement.) Et pour preuve de son amour, cette ouvrière consent à vous épouser, vous un des garçons les mieux tournés, les plus riches de la ville...

RENAUD.

Madame!...

CAMARGO.

Ce n'est pas à un tel mariage que vous devez prétendre... Allons, allons, nous causerons de tout cela... Monsieur Renaud, j'ai un service à réclamer de vous...

RENAUD.

Ah! parlez, madame.

CAMARGO.

Nos papiers sont restés au bailliage, voulez-vous être assez bon pour m'y accompagner?

RENAUD.

Ah! trop heureux, madame; je connais tout le monde au bailliage, et je pourrai vous éviter de longues formalités.

CAMARGO.

Eh bien, venez; et pendant le chemin, nous causerons de vos projets d'avenir. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

VESTRIS, LARISSOLLE

VESTRIS.

Mes chevaux! mes carrosses! mes laquais! faquins!... Je dirais comme le grand roi: je crois que j'ai failli attendre!

LARISSOLLE.

Si monsieur le marquis veut s'asseoir sous cette tonnelle, pendant qu'on lui prépare sa note.

VESTRIS.

Volontiers, mon cher hôte, j'aime beaucoup le grand air... J'y suis habitué, au grand air, et aux grands airs... de l'Opéra.

LARISSOLLE.

Si monsieur le marquis veut se rafraîchir ici, il attendra plus patiemment, en voyant passer nos paysans. Ah! nous aurons du monde, car un recruteur est arrivé nouvellement pour enrôler les garçons du pays dans le régiment de Royal-Provence.

VESTRIS.

Eh! cap de Diou! vivat! Décidément, mon cher, tout est exquis chez vous! le vin, le poulet et les poulettes, à en juger par une charmante et bien tendre à croquer... la petite Fanchette.

LARISSOLLE.

Ma fille d'auberge?

VESTRIS.

J'ai envie de la protéger, de lui faire faire son chemin... son chemin jusqu'à Paris; j'ai un nez pour ces choses-là...

LARISSOLLE.

Monseigneur est bien bon.

VESTRIS.

N'est-ce pas? Allons, cher papa Larissolle, presto, presto! Faites-moi apporter cette note par la petite Fanchette.

LARISSOLLE.

A vos ordres, monseigneur.

VESTRIS

Ah! prévenez aussi madame que je l'attends ici.

LARISSOLLE.

Toujours soumis aux ordres de monsieur le marquis et de madame la marquise... (Il sort.)

SCÈNE VIII

VESTRIS, riant.

Marquise!... marquise de la pirouette... marquis de l'entrechat!... autrement dit le célèbre Vestris... et la belle Camargo, actuellement en tournée de province, et revenant à Paris la tête couronnée de lauriers et le coffret plein d'or... et de plus chargé par l'Opéra de recruter pour le corps de ballet les plus jolies jambes que je voie...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Zé né souis ni marquis, ni comte,
Et ce n'est qu'un titre emprunté;
Si j'ai cru devoir faire un conte,
C'était pour être mieux traité.
Le manant couche sur la paille,
Mais le grand seigneur fait ripaille...
Au premier, pain sec et chagrin,
Au second, bombance et bon vin;
Aussi sur terre, avant qu'on naisse,
A son père on dira surtout,
Qu'on veut et fortune et noblesse,
Ou qu'on veut ne pas naître du tout!

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsqu'on a beaucoup de fortune,
Tout ce que l'on dit est parfait;
Que l'on ait l'allure commune,
Chacun vous trouve fort bien fait.
On trouve drôles vos sottises,
On sourit de vos bêtises;
Ayez un grand nez, vite on dit:
Quel nez mignon, quel nez petit!
Aussi, sur terre, avant qu'on naisse,
A son père on dira surtout,
Qu'on veut et fortune et noblesse,
Ou qu'on veut ne pas naître du tout!

Voilà mon opinion!

UN GARÇON.

Monseigneur est servi. (Il s'éloigne un instant en faisant une pirouette. — On entend le refrain de l'air suivant. — Un laquais apporte des rafraîchissements. Vestris s'assied sous le berceau et boit.)

SCÈNE IX.

LA RANCUNE, PAYSANS.

CHŒUR.

Qu'il est coquet,
Qu'il est bien fait!
Chacun admire sa figure!
Qu'il est galant,
Ce beau sergent!
Comme il vous marque la mesure!
Oui, ce sergent est entraînant,
Quand on l'entend dire: En avant!

CHANSON AVEC CHŒUR.

LA RANCUNE, entrant.

Je suis sergent
Au brillant régiment
Du beau Royal-Provence!
Je suis sergent,
Toujours brave et galant
Au combat, à la danse.
Le roi m'a nommé recruteur,
C'est ma valeur
Qui me vaut cet honneur;
Mais je m'y prends avec tant de douceur,
Qu'on cède à mon instance!
Et ratamplan! (bis)
Je suis sergent
D'un gentil régiment;
Et ratamplan! (bis)
Royal-Provence est mon régiment.

PREMIER COUPLET.

La Rancune, voilà mon nom,
Un gaillard qui jamais ne boude,
Et qui, pour répondre au canon,
Crie aux soldats: Serrez vot' coude!
J'aime la bataille,
Mais après midi;
Sitôt que c'est fini,
Vive une futaille!
Et ratamplan!...

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsque l'on revient au pays,
Si l'on a perdu bras ou jambe,
On peut affirmer aux amis
Que le cœur n'est pas moins ingambe!
Adieu la bataille!
Sitôt que c'est fini,
On chante et l'on rit,
Près d'une futaille!
Et ratamplan, etc.

TOUS, à table.

Du vin! du vin!...

LAMUSOLLE, entrant.

Voilà! voilà! (Il distribue des verres. — Les paysans s'attablent à gauche.)

LA RANCUNE.

Et maintenant, conscrits qui aspirez à l'insigne honneur de porter giberne, désaltérez-vous, c'est le roi qui paye.

TOUS, criant.

Du vin! du vin!...

VESTRIS, qui a reparu sur le seuil de l'auberge.

Quel vacarme... c'est à vous briser le timpan!... Monsieur le sergent... (S'avançant vers la Rancune.) Narcisse!

LA RANCUNE.

Rose! pas possible!

VESTRIS.

Mon camarade d'enfance!

LA RANCUNE.

Mon copin de pension.

VESTRIS.

Seulement, je ne m'appelle plus Rose.

LA RANCUNE.

C'est comme moi, je ne m'appelle plus Narcisse, je m'appelle la Rancune, sergent au Royal-Provence, et toi?

VESTRIS.

Moi, je me nomme Vestris deuxième. Oui, j'ai remplacé mon oncle Vestris premier, le roi de la danse; mais lui, il n'était qué lé roi, et moi zé souis lé dieu de la danse...

LA RANCUNE.

Et c'est avec cette paire de pincettes-là...

VESTRIS.

Des pincettes! on a voulu me les faire mouler à Saint-Malo, Constantinople, Rouen, Naples, Beauvais... Oh! tu peux vérifier, elles sont faites au moule. (Il fait une pirouette.)

LA RANCUNE.

Mais pour le quart d'heure, qu'est-ce que tu cherches ici?

VESTRIS.

Je viens de danser en province avec la Camargo; nous leur avons fait cet honneur, et, dans mes moments perdus, je racole.

LA RANCUNE.

Hein! comme moi?

VESTRIS.

Pour le service de l'Opéra!... Tu n'as jamais vu ça, mon cher... quatre cents femmes, huit cents jambes, mille six cents pouces!...

LA RANCUNE.

Vous dansez sur un bon pied.

VESTRIS.

Un bataillon complet...

LA RANCUNE.

Un bataillon de voltigeurs...

VESTRIS.

Dont zé souis le colonel!

LA RANCUNE.

C'est comme moi!

VESTRIS.

Et quand je vois un nez retroussé...

LA RANCUNE.

Quand je vois un luron bien solide!

VESTRIS.

Je l'éblouis avec des bijoux.

LA RANCUNE.

Je le grise de vin et de gloire.

VESTRIS.

Je l'enlève!

LA RANCUNE.

Ils signent leur parafe!...

VESTRIS.

Et j'ajoute une beauté à l'Opéra.

LA RANCUNE.

Et j'inscris un brave de plus sur le contrôle du Royal-Provence... Pas vrai, les enfants? Allons! versez-moi à boire! (A Vestris.) Toi, cesse d'être un dieu pour un moment, pour trinquer avec les amis...

VESTRIS.

Ce sera difficile, mais enfin... (La Rancune, aux paysans.) Et quand vous aurez la tête un peu montée, vous mettrez votre briquet à la grenadière, votre tricorne en avant-garde, et lorsque vous vous promènerez dans les jardins d'Italie, comme ça, avec la bouche au cran du sourire, vous aurez à vous seuls plus de beautés et de bayadères pendues à vos moustaches que le pacha d'Égypte, qui en a dix-huit cents à lui tout seul, à c' qu'on dit, quoiqu' ça me paraisse invraisemblable...

TOUS.

Vive le sergent !

LA RANCUNE.

Que je vive, c'est ce que je demande... et maintenant, les enfants, en route !

VESTRIS.

Est-ce que tu pars ?

LA RANCUNE.

Dans une heure je m'en vas faire signer ma feuille de route... Si tu viens à Paris, le sergent la Rancune, de la première du deuxième du troisième, le quatrième par rang d'ancienneté, caserne du Petit-Muse !

VESTRIS.

Et moi, le grand Vestris, à l'Opéra.

LA RANCUNE, aux paysans.

Par le flanc droit, par file à gauche, marche ! (Ils sortent sur la reprise du chœur d'entrée.)

SCÈNE X.

VESTRIS, FANCHETTE, puis LUCAS.

VESTRIS.

Il est adorable, ma parole d'honneur !... Eh ! mais voici la charmante Fanchette ! J'attendais avec impatience...

FANCHETTE.

Votre note, monsieur le marquis ; dame ! c'est qu'elle était longue...

VESTRIS.

Longue ! c'est celle qui l'apportait qui était longue à venir...

FANCHETTE, confuse.

Monsieur le marquis est trop bon.

VESTRIS.

Point. Ah çà, dis donc, petite, j'ai causé de toi avec ton maître, M. Larissolle... Si tu veux, ta fortune est faite.

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu ! pas possible ! et comment ça ?

VESTRIS.

Tu vas quitter cet hôtel, tu vas jeter ton tablier par-dessus les moulins, et je t'emmène à Paris.

FANCHETTE, avec joie.

A Paris !

VESTRIS.

Voyons, montre-moi ton pied.

FANCHETTE.

Monsieur le marquis...

VESTRIS.

Ta cheville !

FANCHETTE, honteuse.

Monsieur le marquis !

VESTRIS.

Non, ne crains rien !... tourne un peu... un *poco*... un peu... un peu... (Fanchette se tourne.) Charmante, charmante !

LUCAS, paraissant au fond.

Ah ! *jarniguoi*, qu'est-ce que je vois là ?

VESTRIS.

Tu figureras admirablement... dans le corps de ballet.

LUCAS.

Il veut la faire entrer dans le corps d'un ballet.

VESTRIS.

Et si tu as de l'intelligence, dans un mois, ton carrosse brûlera le pavé de Paris !

LUCAS.

Il veut lui faire mettre le feu aux pavés ?...

FANCHETTE.

Est-il Dieu possible !... Je serais une grande dame ? Moi qui ne rêve que soie et velours !

LUCAS.

L'intrigante !

VESTRIS.

Ce n'est pas plus difficile que ça... Je t'emmène d'abord comme femme de chambre de Camargo... (Se reprenant.) de madame la marquise. Ça te va-t-il ?

FANCHETTE.

Mon Dieu, oui ; je n'ai pas de parents ici... j'en aurai autant à Paris... On dit que c'est si beau !

LUCAS, paraissant, furieux.

Eh bien, et moi, je suis donc une espèce de zéro pour vous ? (Il frappe du pied violemment et marche sur le pied de Vestris.)

VESTRIS, criant.

Aïe ! le misérable ! mon pied, mon illustre pied ! Il vient d'écraser un million...

LUCAS.

Un million... ça ?... (Montrant son pied.) Qu'est-ce qu'il vaudra donc, celui-là ?...

FANCHETTE.

Va-t'en, maladroit !...

LUCAS.

Jamais !... Je vas d'abord étrangler cet homme.

VESTRIS.

Arrière donc !... il veut m'écraser l'autre orteil ; il veut me ruiner, bien sûr.

FANCHETTE.

Veux-tu t'en aller, une fois, deux fois !...

LUCAS.

Je ne veux m'en aller ni une fois, ni deux fois ; je veux crier comme une chouette !

FANCHETTE.

Eh bien, c'est moi qui m'en vas... car, après tout, tu n'as pas le droit de m'empêcher de faire fortune... (A Vestris.) Monsieur, je pars avec vous, je serai femme de chambre.

LUCAS, furieux.

Femme de chambre !... femme de chambre chez monsieur, peut-être ?

QUINTETTE.

LUCAS.

Je ne veut pas,
Je ne veut pas,
Je ne veux pas de ce voyage !

FANCHETTE.

Et moi de ton bavardage
Je ne veux pas (*bis*)

VESTRIS.

Allons, calmez donc votre rage,
Je tremble malgré mon courage ;
Il va m'assassiner, je gage ;
Bien sûr, il cherche mon trépas. (*bis*)

ENSEMBLE.

Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RENAUD, CAMARGO.

Suite de l'air.

RENAUD.

Quel est ce bruit ?

VESTRIS.

Que veut cet homme ?

RENAUD.

Moi, c'est Renaud que l'on me nomme,
Et comme j'entendais des cris,
Je suis venu secourir mes amis.

LUCAS, à Renaud.

C'est moi, monsieur...

RENAUD.

Et pourquoi ce tapage ?
Va-t'en plus loin pour exhaler ta rage !

LUCAS.

Je vais partir, puisqu'il le faut,
Mais tiens-toi bien, grand marquis de l'ergot !
Allons, {calmez votre | calmons notre} rage,
{Je tremble malgré mon | Il tremble malgré son} courage ;
Il va {l'assassiner, | m'assassiner,} je gage,
Bien sûr, il cherche {mon | son} trépas.
Le marquis n'y survivra pas !
(Lucas sort avec Fanchette.)

VESTRIS.

Ah ! le petit gueux ! Si je ne m'étais contenu, je le pulvérisais comme un insecte venimeux.

CAMARGO.

Voyons, calmez-vous !

VESTRIS.

Que je me calme ! cela est bien facile à dire ! Papa Larissolle, papa...

LARISSOLLE.

Monseigneur !...

VESTRIS.

Eh bien, cette note, j'attends !

LARISSOLLE.

Fanchette a eu l'honneur de la remettre à monsieur le marquis...

VESTRIS.

C'est vrai, je n'ai plus ma tête.

RENAUD, à Camargo.

Quoi, madame, vous partez ?

CAMARGO.

Dans un quart d'heure.

RENAUD.

Avant de vous quitter, peut-être pour jamais, dites-moi que vous n'avez pas été insensible à mon amour.

CAMARGO.

Votre amour, mon cher ami? et pourquoi voulez-vous que j'y croie?

RENAUD.

Mais quelle preuve faut-il donc vous en donner?

CAMARGO.

Dame! quand on aime bien les personnes, et que ces personnes vont à Paris, on va à Paris.

RENAUD.

A Paris?... Mais je ne puis... Mon pere...

CAMARGO.

Et, soyez donc franc, ce n'est pas la défense de votre père que vous craignez, c'est celle de votre petite Manon.

RENAUD.

Mais enfin, si j'allais à Paris

CAMARGO.

Alors nous verrions.

RENAUD.

Vous m'aimeriez?... Vous n'êtes donc pas mariée?

CAMARGO.

Certes, non!

RENAUD, montrant Vestris.

Mais ce monsieur?

CAMARGO.

C'est mon frère.

RENAUD.

Ah!

CAMARGO.

Tenez, prenez cette bague. Il y a gravé dessus: « Espoir. » Si vous venez à Paris, démandez l'hôtel Camargo.

RENAUD.

Camargo?

CAMARGO.

Avec ce bijou, vous entrerez à toute heure. Je vous attends.

RENAUD, à part.

Oui, j'irai... je la retrouverai. Mais sans argent, à qui m'adresser?

CAMARGO, à part.

Je savais bien que je l'emporterais sur cette petite griselte... (Haut, à Vestris.) Venez-vous, cher marquis? (Elle sort.)

VESTRIS.

Je suis à vous.. Allons, papa Larissolle, les chevaux à la voiture, presto, presto!

LARISSOLLE.

Tout de suite, mon prince. (Il sort.)

VESTRIS.

Mon cher monsieur, je suis votre serviteur.

RENAUD.

Oh! ce monsieur!.. s'il voulait! Oui... pardon, monsieur!.. je suis inconnu de vous, mais j'implore votre protection.

VESTRIS.

Hein? (A part.) Est-ce qu'il désirerait entrer dans le corps de ballet?

RENAUD.

Je veux aller à Paris... et si vous pouviez, en m'employant, m'avancer un peu d'argent que je vous rendrais...

VESTRIS.

C'est cela!... une avance sur ses appointements... Voyons, voyons, pliez le jarret!... faites un entrechat... j'ai un nez pour ces choses-là...

RENAUD.

Mais... monsieur... je ne comprends pas.

VESTRIS.

Vous ne pouvez pas danser, et vous prétendez aller gratis à Paris?... Cela ne me regarde plus, mon cher... Il n'y a pour vous qu'un moyen, adressez-vous au sergent la Rencune... le recruteur. Vraiment, il y a des gens d'une indiscrétion... j'ai un nez pour ces choses-là. (Vestris rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XII.

RENAUD, puis MANON.

RENAUD.

Mais il a raison! Ce sergent recruteur, lui seul peut me sauver!... Oui!... je me ferai soldat du roi, je deviendrai officier... je... Ciel!... Manon!

MANON, arrivant en courant.

Comme j'ai couru!.. je suis toute essoufflée... Ah!... je te retrouve, mon petit Renaud... mais qu'as-tu donc?

RENAUD, embarrassé.

Moi?... Rien!

MANON.

Quelle froideur! lorsque j'accourais heureuse t'apprendre une bonne nouvelle... Ton père nous attend tous deux, et au lieu que ce soit huit grands jours, c'est demain que je serai ta femme. Eh bien, tu ne réponds rien?

RENAUD.

Mais si... je voulais te dire... t'expliquer... mais plus tard. Ah! tiens, laisse-moi!

MANON.

Renaud!

RENAUD.

Plus tard, te dis-je, plus tard! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

MANON, puis LUCAS.

MANON.

Ah! mon Dieu... j'ai peur! Renaud, il me cachait quelque chose.. Où va-t-il?

LUCAS, arrivant.

Mam'selle Manon, mam'selle Manon! je sais tout et bien d'autres choses encore...

MANON.

Parle, parle vite!

LUCAS.

Mam'selle Manon, si vous voulez m'en croire, nous irons ensemble nous jeter dans la mare aux canards.

MANON.

Hein! y penses-tu?

LUCAS.

Si vous saviez...

MANON.

Quoi donc?

LUCAS.

Je n'aurai jamais la force d'achever.

MANON.

Parle donc, tu me fais mourir!

LUCAS.

Figurez-vous l'homme aux mollets d'coq, avec deux grands chevaux attelés à la marquise, gris pommelés, et Fanchette conduisant le carrosse qui les emporte avec de la poussière au grand galop sur la route de Paris.

MANON.

Mais qui donc part?

LUCAS.

Eh! pardine, Fanchette, Renaud et toute la boutique.

MANON, stupéfaite.

Renaud, me quitter?... Oh! non, c'est impossible!

LUCAS.

Oui, mam'selle... il s'est fait soldat, pour aller à Paris avec c'te belle dame...

MANON, avec douleur.

Ah! (Elle tombe accablée sur un banc près de sa maison.)

LUCAS.

Si j'n'étions pas un homme, je pleurerais comme elle! (Se mettant à pleurer.) mais je suis un homme, et je me retiens. (Il pleure très-fort.)

MANON.

O mon beau rêve, adieu!... Je comprends son abandon: je ne suis qu'une pauvre fille. Cette dame lui apporte un nom, de la fortune; qu'il soit heureux! (Dépliant son voile.) Et ce voile pour lequel j'avais passé tant de nuits!... (Lucas va s'asseoir à la table à droite.)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Toi, dans ce jour si charmant
Qui devait me rendre belle,
Pauvre voile de dentelle,
Sèche mes pleurs à présent;
Tu devais, dans cette fête
Consacrée à nos amours,
Tu devais orner ma tête,
Mais c'est fini pour toujours.

REPRISE.

Toi dans ce jour si charmant, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

A la Vierge de bon secours,
Triste voile je te donne,

En priant qu'elle pardonne
A Renaud, mes seules amours.
Oh! daignez vierge Marie,
Quand l'ingrat part loin de moi,
Veiller toujours sur sa vie,
C'est en vous seule que j'ai foi!
Toi, dans ce jour si charmant,
Qui devait me faire belle,
Pauvre voile de dentelle,
Sèche mes pleurs à présent!...
(Elle dépose son voile dans une niche où est la statue.)

LUCAS, rentrant.

J'ai voulu rattraper la voiture, pas moyen... ils ont cinq lieues d'avance sur moi!... c'te coquine de Fanchette!

MANON.

Et maintenant, ma détermination est prise; viens avec moi, Lucas!

LUCAS.

Que voulez-vous faire?

MANON.

Nous venger!...

LUCAS.

Mam'selle, vous avez raison... nous sommes jeunes, vengeons-nous, quoiqu'on dise que la vengeance est le plaisir des vieux! Allez, mam'selle, je vas vous retrouver... j'ai mon idée (Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LES MÈRES, PAYSANS avec sacs, conduits par un soldat; ils entrent au pas.

CHŒUR.

Quand le tambour nous appelle,
Endossons le fourniment;
Un bon soldat, par son zèle,
Doit prouver son dévouement.

LA RANCUNE.

Que chacun prenne un air digne,
Car un jour, dans un combat,
Il aura l'honneur insigne
De se faire tuer pour l'État.

REPRISE.

Quand le tambour, etc., etc.

LA GIROLLE.

Monsieur Renaud, mais vous perdez la tête,
Vous la perdez, oui, je vous le répète!

LA RANCUNE.

Allons, silence dans les rangs.
(A part.)
Ou gare aux attendrissements,
Si par malheur il se dégrise.
(A Renaud.)
Avance ici, que l'on te dise
Ce que tu dois faire à présent:
Marche en tête du régiment.

RENAUD.

Nous allons bien à Paris?

LA RANCUNE

Eh! sans doute.

RENAUD.

Je pourrai la revoir, coûte que coûte!
(Il s'éloigne avec les premiers engagés.)

MANON, entrant avec Lucas.

Renaud!...
(A la Rancune.)
Monsieur, parlez. Renaud?

LA RANCUNE.

Apprenez-le, puisqu'il le faut.

MANON.

Eh bien?

LA RANCUNE.

Soldat!...

MANON.

Soldat!...

LA RANCUNE.

De France.
Au régiment du beau Royal-Provence!

LUCAS, pleurant.

Oui, mam'selle! et dans ce début,
Fanchette aussi s'est fait soldat!...

MANON.

Et cett' marquise?... Eh quoi! la malheureuse...

LA RANCUNE.

Votre marquise est un' danseuse.

MANON.

Une danseuse?

LA RANCUNE.

Oui-da!
Une danseuse à l'Opéra.
Ce soir, je pars pour Paris!

LUCAS, pleurant.

Moi-z-aussi!...
(On entend le tambour.)

LA RANCUNE.

Le tambour bat, je m'éloigne d'ici...

REPRISE EN CHŒUR.

Quand le tambour nous appelle, etc.

ACTE DEUXIÈME

Le scène se passe aux prés Saint-Gervais. — Le théâtre représente les prés Saint-Gervais. Massifs d'arbres. Au premier plan, à droite, une cantine avec cette inscription : Cantine; tables, tabourets.

SCENE PREMIÈRE.

(Tableau animé. — Des ouvrières, des commis, des bourgeois et des militaires se promènent; quelques-uns sont assis, attablés.)

CHŒUR.

Allons, qu'on apporte du vin!
Versez bien vite à verre plein...
Lorsque Dieu créa le raisin,
Ce fut pour nous faire du vin.

TOUS

Du vin! (bis)
Versez à verre plein!
Du vin, (bis)
Buvons jusqu'à demain!

LA RANCUNE, assis à la table de gauche.

CHŒUR.

Allons, qu'on apporte du vin,
Versez bien vite à verre plein...
Du vin!
Du vin!
Allons, qu'on apporte du vin!

SCÈNE II.

LES MÈRES, MANON, paraissant en costume de vivandière.

MANON, continuant l'air.

I

Venez, jeunes et vieux,
Venez faire bombance,
J'ai du vin généreux,
Selon la préférence,
J'ai pour les amoureux,
Le doux vin de Constance;
Les valeurs aiment mieux
Les vins de Nuits, je pense!

REPRISE.

Allons, qu'on apporte du vin, etc.

MANON.

II

Approchez bravement,
Et tendez tous vos verres;
J'offre moulin à vent
A nos têtes légères...
De grave à nos savants,
Aux braves du tonnerre...
Aux fous, dans tous les temps,
Le Tokaï devra plaire.

REPRISE.

Allons, qu'on apporte du vin, etc.
(Ils sortent. Quelques promeneurs passent au fond.)

LA RANCUNE.

Oui, mes amis, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, M. le maréchal de Richelieu paye les violons, en l'honneur de la prise de Port-Mahon que j'ai enlevé d'assaut... tout seul... avec vingt mille autres, et il a autorisé les poulettes coquettes et les grisettes de la capitale à venir admirer les beaux hommes et leur rendre visite aux prés Saint-Gervais; un local aéré, spacieux et commode pour boire, danser et faire l'école de peloton; et sur ce, les amours, en avant le refrain!

SCÈNE III.

LUCAS, MANON.

LUCAS, rangeant les verres et poussant de gros soupirs.

Ah! je n'en reviens pas!...

MANON.

Eh bien, mon pauvre Lucas, qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme ça?

LUCAS.

Moi, mam'selle! je vous admire comme j'ai admiré l'autre jour, dans le ciel, un météore!...

MANON.

Pourquoi m'admires-tu?...

LUCAS.

Vous chantez, vous riez, vous avez l'air content comme un pinçon dans l'eau, tandis que moi, je pleure comme un pommier qu'on secoue, chaque fois que je pense à c'te gredine de Fanchette.

MANON.

Tu n'as donc pas de courage?...

LUCAS.

Je ne sais pas, je ne m'en suis jamais servi... Quand je suis parti avec vous pour Paris, je ne me doutais pas que nous irions ensemble à Port-Mahon...

MANON.

Que veux-tu? Nous arrivons à Paris... le régiment de Renaud faisait partie du corps expéditionnaire commandé par M. de Richelieu; je suis l'armée avec toi dans une carriole; pour vivre...

LUCAS.

Nous vendons des vivres... je deviens vivandier...

MANON.

Mais au milieu d'une armée aussi nombreuse, il n'était pas facile de trouver un simple soldat... je perdais toute espérance...

LUCAS.

Lorsque, le jour de l'assaut, on nous apporta un jeune soldat blessé qui n'était autre que M. Renaud, et que vous avez soigné dans votre tente, comme j'aurais soigné mon oncle...

MANON.

Malgré mes soins, il ne me reconnut pas... Dans ses nuits de délire et d'insomnie, il ne prononçait qu'un seul nom, le nom de cette femme; et puis, il partit avec un convoi de blessés qui rentrait en France.

LUCAS.

Mais, maintenant que nous sommes à Paris, qui vous dit que nous allons le revoir! Ça me paraît aussi difficile que de trouver une *anguille* dans une botte de paille...

MANON.

Tu sais que le brave sergent la Rancune, qui, par parenthèse, ne m'a pas reconnue, n'est pas très-fort sur son A B C. Il m'a donc priée hier de lui lire une lettre qu'il recevait; elle était de Renaud; il lui disait qu'il était complétement guéri et viendrait aujourd'hui prendre part à la fête... il lui a donné rendez-vous ici, aux prés Saint-Gervais, il va arriver dans un instant!...

LUCAS.

Et là, au moins, vous lui jabolerez...

MANON.

Je verrai!...

DES BUVEURS, au fond.

Du vin! du vin!

MANON.

Voilà, messieurs, voilà!... un peu de patience!

LUCAS.

Ah! si seulement j'apercevais Fanchette, c'est moi qui lui en dégoiserais en veux-tu en voilà!... et vous êtes une ci, et vous êtes une ça!... Oh! je serais terrible et imposant... Eh bien, non, je ne serais pas imposant, j'ai le cœur trop gros. (Il prend une pose.)

CHANSONNETTE.

PREMIER COUPLET.

Je lui dirais d'un ton amer :
« Allez! sortez d' ma vue!
Pour moi, maintenant, vous êt's per...
Perdue et bien perdue.
Tout s'est envolé,
Je suis consolé.
Tant pis pour vous, cruelle,
Vous n' s'rez plus mon é...
Vous n' s'rez plus mon é...
Pouse, mademoiselle. »

DEUXIÈME COUPLET.

J'ajout'rai d'un ton solennel :
« Vraiment, vous n'êt's pas bonne;
Mais, par malheur, vous êtes bel...
Belzébuth en personne...
J' vous quitte au plus tôt,
Car ça n'est pas beau
C' que vous fait's là, cruelle,
Je n' suis plus vot' do...
Je n' suis plus vot' do...
mestique, mademoiselle. »

MANON, rentrant en scène avec agitation.

Le voici! tiens, regarde, Lucas! c'est bien lui, n'est-ce pas?

LUCAS.

Oui, mademoiselle.

MANON.

Oh! comme le cœur me bat!

LUCAS.

Vous allez lui faire une scène?

MANON.

Je n'en aurais pas le courage. Viens!

LUCAS.

Oh! les femmes, quelles poules mouillées! (Il entre dans la maison avec Manon.)

SCÈNE IV.

RENAUD, LA RANCUNE.

DUO.

RÉCITATIF.

LA RANCUNE.

Renaud! est-ce bien toi que je retrouve ici?
Je suis fier de presser les deux mains d'un ami!

RENAUD.

Te voilà donc, mon brave la Rancune,
Je veux, comme autrefois, partager ta fortune.
Nous voilà donc réunis, camarade,
Comme aux beaux jours de fête et de combats,
Où tous les deux, le jour de l'escalade,
Nous ne voulions jamais céder le pas!...
Te souviens-tu comme la fusillade
Nous faisait battre et la tête et le cœur?
Et cependant, convenons, camarade,
Que si le cœur battait, ce n'était pas de peur!...

LA RANCUNE.

Dans cette danse,
Je n'eus pas ta chance,
Et je suis jaloux, sur l'honneur,
De cette blessure
Sur ta figure,
Le vrai brevet de ta valeur.

ENSEMBLE.

Mais tout s'oublie,
Viv' la folie,
Et pour trinquer à ta bonne santé
Sous cette treille,
Buvons bouteille,
Sablons gaîment le bon vin cacheté.

LA RANCUNE.

Maintenant, conte-moi ce que tu as fait depuis que tu es guéri de tes blessures.

RENAUD.

Je n'ai eu qu'une seule pensée, revoir cette femme pour laquelle j'ai sacrifié mes affections d'enfance, Manon, qui maintenant est à jamais perdue pour moi!

LA RANCUNE.

Ta première passion? Ah! ça, c'était du solide; tandis que cette danseuse, que tu prenais pour une marquise et que tu voulais retrouver à Paris, espérant devenir grand-duc ou millionnaire...

RENAUD.

Eh bien, oui, c'est elle! toujours elle! (Se levant.) A tout prix, je veux la revoir. Lorsque je suis arrivé à Paris, blessé, mourant, je pensais à elle; j'avais à peine la force de tenir une plume, que je lui écrivis; elle m'avait donné cette bague sur laquelle est gravé le mot *espoir!* J'ai cacheté ma lettre avec; je croyais qu'elle se souviendrait, qu'elle me répondrait, mais rien! Je lui ai écrit une fois, puis deux, puis trois, toujours avec ce même signe de reconnaissance; toutes mes lettres ont eu le sort de la première.

LA RANCUNE, haussant les épaules et riant aux éclats.

Ça t'étonne? Ah! ah! ah! tu as donc la naïveté de croire que ces dames ont un sergent-major et un fourrier pour tenir leur correspondance? Mais tout le plumitif du régiment y passerait.

RENAUD.

Oh! je la retrouverai! j'irai à l'Opéra!

LA RANCUNE, riant toujours.

Dans la loge du roi, n'est-ce pas?

RENAUD.

Tu plaisantes toujours...

LA RANCUNE, reprenant son sérieux.

Tiens, veux-tu mon avis? Tout ça c'est des bêtises... c'est le moyen d'attraper de la salle de police; tu verras que ca te jouera un mauvais tour... Il y a toujours près de ces dames des gens plus huppés que toi et moi et le jour où tu les gênerais, bonsoir le sergent Renaud... à l'Abbaye... Mon bonhomme... rappelle-toi cette vieille maxime : En plan vaut mieux mettre une femme... qu'une femme vous mette en plan... ran tan plan.

RENAUD.

Mais que faire?...

LA RANCUNE.

Ce que tout bon soldat doit faire... n'avoir d'autres maîtresses que la gloire, et d'autres rêves de bonheur qu'une conscience pure et un fusil reluisant; c'est comme ça que le sergent la Tulipe est devenu maréchal de France.

RENAUD.

Brave la Rancune, tu as peut-être raison. Allons, voyons, j'essayerai... Vive l'amitié! à bas l'amour!

LA RANCUNE.

C'est ça! à bas l'amour et vive Bacchus! Garçon, une bouteille! que dis-je une bouteille? deux bouteilles! et plus de chagrin, plus d'amour!

RENAUD.

Je t'en fais le serment!

LA RANCUNE.

Entre deux bouteilles... Pourvu que ce ne soit pas un serment d'ivrogne!...

RENAUD.

Non pas!

LA RANCUNE.

Nous verrons!

DUETTINO.

ENSEMBLE.

Il faut boire une bouteille!
Ici, pour fêter la treille
Et sa nuance vermeille;
Nous boirons
Et nous rirons!
On trouve au fond de son verre
Et la gaîté
Et la santé!
En buvant sur cette terre,
On est heureux
Surtout à deux!
En vidant une bouteille,
Nous chanterons
Et nous rirons!

(Sur la ritournelle, des soldats s'approchent de Renaud et le félicitent.)

UN SOLDAT.

Que vois-je! Renaud!

RENAUD

Oui, mes amis!

UN SOLDAT.

Avec les galons de sergent!

RENAUD.

Tout prêt à les arroser, en attendant mieux! (Il sort avec les soldats.)

SCÈNE V.

LA RANCUNE, MANON.

MANON, sortant vivement.

Oh! merci! monsieur le sergent, merci!

LA RANCUNE, étonné.

Merci! de quoi, la belle enfant?

MANON.

Merci de vos bonnes paroles.

LA RANCUNE.

Ah! ah! vous écoutiez...

MANON.

Dame! pour entendre, c'est le meilleur moyen... et puisque vous aimez M. Renaud, puisque, grâce à vous, il peut renoncer à cette madame Camargo, dites-lui que, malgré son abandon, Manon l'aime toujours.

LA RANCUNE.

Vous le connaissez donc?

MANON.

Beaucoup...

LA RANCUNE.

Et vous prenez intérêt à elle?...

MANON.

Comme à moi-même... je vous le jure... Ah! tenez, sergent la Rancune, si, grâce à vous, il dit un jour : (Avec sentiment.) « Pauvre petite Manon, je voudrais bien la revoir... » eh bien, foi de vivandière, je vous embrasserai sur vos deux joues, malgré vos grandes moustaches.

LA RANCUNE.

Bah!... Alors je voudrais bien avoir des arrhes.

MANON, l'embrassant.

Volontiers.

LA RANCUNE, à part.

Je n'y comprends rien!... mais c'est égal... C'est doux et velouté comme une figue de Provence...

SCÈNE VI.

Les Mêmes, VESTRIS.

VESTRIS, d'abord à la cantonade.

Aïe! aïe!... qu'ils sont pointus, les cailloux!... (Il entre.) Mes pauvres pieds, mes pieds d'un million!...

MANON, à part.

Mais je reconnais cette voix!...

VESTRIS.

Je l'ai toujours dit... on devrait faire mettre des tapis sur les grands chemins!

MANON.

Ce monsieur, je l'ai vu!

LA RANCUNE, reconnaissant Vestris.

Que vois-je?... le dieu de la danse!

VESTRIS, de même.

Le dieu de la guerre!... je te retrouve encore ici?

LA RANCUNE.

C'est toujours toi?

VESTRIS.

Toujours, mon ami; mais j'y pense, tu peux m'être très-utile, car je suis chargé d'une mission délicate, et quoique j'aie beaucoup de nez, j'étais, zé té l'avoue, un peu embarrassé...

LA RANCUNE.

Parle, mon ami!... Un coup d'épée, une affaire d'honneur... voilà, présent!

VESTRIS.

Il ne s'agit pas de duel. Ecoute : tu peux me rendre un signalé service dont nous te serons reconnaissants, moi et ton colonel...

LA RANCUNE.

Mon colonel... tu le connais?

VESTRIS.

Si je le connais!... je suis le confident de ses amours... et, dans ce moment, il est jaloux de ses amours...

LA RANCUNE.

Quelles amours?...

VESTRIS.

Apprends donc qu'il est amoureux de la séduisante Camargo...

LA RANCUNE, à part.

Camargo!

VESTRIS.

Il m'a fait gardien de sa fidélité, une garde fort difficile, je t'assure... Or, depuis quelque temps, le colonel a surpris, chez le suisse de la Camargo, plusieurs lettres d'amour, des lettres brûlantes à incendier le cœur de la déesse... Tu vois d'ici sa colère... Malheureusement ces lettres n'étaient pas signées... Cependant il y avait un commencement d'indice... notre amoureux lui dit qu'il est militaire, que pour elle il s'est engagé...

LA RANCUNE, à part.

Diable!

VESTRIS.

Oui, mais quel militaire?... Maintenant, second indice : Toutes les lettres sont cachetées d'un *cassel* vert avec ce mot : « Espoir. »

LA RANCUNE, à part.

C'est bien lui...

VESTRIS.

Il faudrait savoir quel est le propriétaire de ce *cassel*.

MANON, revenant, entendant les dernières paroles.

Que dit-il?

LA RANCUNE.

Et pourquoi faire?

VESTRIS.

Eh! per Diou! pour lui faire obtenir une lettre de *cassel*.

MANON, à part.

S'il est découvert, il est perdu! il faut que je le sauve... (Elle sort vivement.)

LA RANCUNE, se levant et marchant sur Vestris, qui se lève aussi.

Et tu viens me proposer que je t'aide à t'en emparer! Trois pas en arrière!

VESTRIS.

Mais!..

LA RANCUNE.

Swill, trois pas en arrière! Et je te préviens même que si, par toi, il arrivait malheur à un ami... (Il fait signe de lui couper les mollets.) Fini, plus de Vestris!...

VESTRIS.

Mais, cher ami...

LA RANCUNE.

Il n'y a pas de cher ami, il y a le sergent La Rancune qui te retirera l'honneur de l'appeler son ami...

VESTRIS, à part.

Il est trop honnête! il ne fera jamais son chemin. (Regardant au fond, à gauche.) J'aperçois le colonel qui se dirige de ce côté, avec la nouvelle Terpsychore...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COLONEL, CAMARGO, FANCHETTE, LUCAS, SOLDATS, COMMIS, GRISETTES, LAQUAIS, escortant le colonel, puis RENAUD.

CHŒUR.

Honneur, honneur aux soldats de la France!
Tressons pour eux le myrte et les lauriers;
Honneur, honneur à leur noble vaillance,
Gloire aux succès de nos braves guerriers!
Dans les combats, le premier, il s'élance,
Il ne craint rien, et se rit du canon
Dans les amours, pour lui, pas de distance,
Il a vaincu Bellone et Cupidon!

SOLO.

LA RANCUNE.

De la guerre, nobles enfants,
Vous revenez / Nous revenons tous triomphants.
N'oubliez / N'oublions pas, braves amis,
Ceux qui sont morts pour le pays.
Honneur, etc., etc.

LUCAS, apercevant Fanchette.

Ah!

FANCHETTE, apercevant Lucas.

Ah!

RENAUD, apercevant Camargo.

Ah!

CAMARGO, apercevant Renaud.

Quoi?

LE COLONEL.

Eh bien, qu'est-ce?

FANCHETTE.

Rien, monseigneur... (Montrant Lucas.) C'est la drôle de mine de ce garçon.

LUCAS, avec colère.

Ma mine, si elle pouvait éclater sur toi!...

LE COLONEL.

Voyez donc, Camargo, comme cette fête est animée? Le duc de Richelieu fait princièrement les choses... Des femmes et des fleurs!... Il ne pouvait réunir deux plus charmantes ennemies... Lesquelles feront du tort aux autres?

VESTRIS.

Je ne parierais pas pour les fleurs!

LE COLONEL, bas.

Avez-vous du nouveau relativement à l'amoureux de mademoiselle Camargo?

VESTRIS, bas.

Je suis sur sa trace...

CAMARGO.

Eh bien, colonel, et ces danses dont vous m'aviez parlé?...

LE COLONEL.

A vos ordres, ma toute belle... Voyons, qui de vous, mes amis, va ouvrir la fête!...

MANON, en timbalier.

Moi, colonel!

LA CAMARGO.

Tiens! il est gentil ce petit timbalier.

LE COLONEL.

Comment le nomme-t-on?

MANON.

Brin d'Amour, mon colonel; amoureux fou des dames, et mettant à leur disposition un cœur en non activité dans ce moment, mais brûlant de reprendre du service...

Air :

Moi, j'ai choisi Cupidon pour mon maître,
Car au plaisir il nous mène gaîment.
Regardez-moi, si vous voulez connaître
Le plus bel homm' de tout le régiment.
Sous le dieu Mars, je sers aussi..
Pristi! cristi! sapristi! sacristi!
Et très-souvent le premier feu!...
Corbleu! morbleu! tête bleu! sarpejeu!
Rampataplan, pataplan,
Je suis le timbalier du régiment.
Rapataplan, pataplan.
C'est grâce à mes baguettes,
Que, tambour battant,
Je mène les grisettes
Et le sentiment.
Incendier un' belle,
Pour moi n'est qu'un jeu;
Quand j' joue d' la prunelle,
Vite on crie au feu!
Rapataplan.

REPRISE.

Dame! j'ai choisi, etc.

VESTRIS.

Il me semble qu'il s'occupe bien de la Camargo.

MANON, à Camargo.

Si madame y consent, en son honneur nous allons danser ici une Monaco générale.

TOUS.

Oui, oui, la Monaco!

CAMARGO.

Comment donc, et je veux moi-même y prendre part... Vous permettez, colonel?

LE COLONEL.

Certainement!

RENAUD, bas, à Camargo.

Madame, il faut que je vous parle sans témoin!...

MANON.

Pardon, excuse, sergent, la place est prise!

RENAUD, regardant Manon.

Dieux!

LA RANCUNE.

Qu'as-tu?

RENAUD.

Une ressemblance incroyable!

LA RANCUNE.

Encore une nouvelle folie!

MANON.

Allons, en place pour la Monaco.

TOUS.

En place pour la Monaco.

CHŒUR.

A la Monaco,
L'on chasse,
L'on déchasse;
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

REPRISE.

A la Monaco, etc.

MANON

Le beau Sylvain, rempli d'amour,
Voit son tendron, au bout d'un an d'absence
Mais la belle, avec négligence,
Répond : « Il faut que chacun ait son tour. »

CAMARGO.

Beau timbalier, n'ayez pas peur,
Et conservez votre allure amoureuse;
Puisque je suis une danseuse,
C'est en dansant qu'on arrive à mon cœur ..
A la Monaco,
L'on chasse et l'on déchasse ;
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

REPRISE DU CHŒUR.

DANSE.

MANON.

La seconde me revient de droit; et au refrain, le plus jeune de la société embrasse les demoiselles... (A Camargo.) Vous permettez? (Il l'embrasse.)

VESTRIS, regardant Manon et Renaud.

Oh! oh! celui-là à l'air bien amoroso... et celui-ci à l'air bien furioso... Au lieu d'un, j'en trouve deux...

MANON, bas à Camargo, en traversant le théâtre en dansant.

O séduisante Camargo!
Dans votre cœur, laissez-moi prendre place;
Si quelque jaloux vous menace,
Répondez-lui comme à la Monaco.

TOUS.

A la Monaco,
L'on chasse et l'on déchasse;
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

(Tous les danseurs s'éloignent dans les bosquets.)

SCÈNE VIII.

RENAUD, LA RANCUNE, puis FANCHETTE.

LA RANCUNE.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore?

RENAUD.

Tu me le demandes, lorsque je viens de revoir Camargo... lorsque j'ai la tête perdue pour elle? Ce petit fat arrive, et elle ne voit que lui.

LA RANCUNE.

Tu m'avais promis de l'oublier.

RENAUD.

C'est impossible; il faut que je lui parle.

FANCHETTE, rentrant par le fond.

Enfin, M. Vestris a perdu ma trace.

RENAUD.

Fanchette, c'est le ciel qui t'envoie!

FANCHETTE, le reconnaissant.

Monsieur Renaud!...

RENAUD.

Oui, c'est moi; mais parlez vite.. Écoute, prends cette bague... donne-la en cachette à ta maîtresse, et dis-lui que si elle se souvient de moi, elle mette une branche de lilas à sa ceinture, et, ce soir, j'irai dans sa loge, à l'Opéra... (Il sort par le fond à gauche.)

FANCHETTE.

Mais, monsieur Renaud ...

LA RANCUNE.

Je ne te quitte pas... je veux t'empêcher de faire cette nouvelle sottise! (Il sort avec Renaud).

SCÈNE IX.

FANCHETTE seule.

M. Renaud! M. Renaud!... Ah! ma foi, tant pis! qu'il s'arrange comme il le voudra avec son amour pour mademoiselle de Camargo... Ah! ces danseuses, ça fait tourner toutes les têtes... Eh bien, moi, si j'entrais à l'Opéra, ce ne serait pas pour y danser... non!... chanter, à la bonne heure... voilà qui est amusant. Quand j'étais au village, je chantais du matin au soir...

Air:

Tra, la, la, la, la, la, la, la!
J'aime à chanter, c'est mon bonheur,
Ainsi que le font les fauvettes!
Le chant, vrai soleil de mon cœur,
Doux trésor des pauvres grisettes!
Des oiseaux, je suis les leçons,
Et j'apprends leurs folles chansons!
N'est-ce donc pas comme cela,
Qu'hier la fauvette chanta...
Tra, la, la, la, la, la, la, la,
Ma réponse à tout, la voilà!

SCÈNE X.

FANCHETTE, VESTRIS.

VESTRIS.

Fanchette! hé! Fanchette!... Par où a-t-elle passé. Ah! je te retrouve donc, méchante!... Je cours après toi depuis une heure...

FANCHETTE.

Laissez-moi, M. Vestris!...

VESTRIS.

Ah! si tu m'avais écouté... Voyons, ne fais pas la cruelle... j'aurais fait de toi une rivière de diamants et de turquoises.

FANCHETTE.

Je n'en veux pas, de vos diamants... Ah! depuis que je suis à Paris, je regrette bien d'avoir quitté le pays... Les garçons de là-bas n'avaient pas de si beaux habits qu'ici, mais le cœur qui battait en dessous aimait sincèrement.

VESTRIS.

Eh bien, et moi donc, ne t'aimais-je pas sincèrement, cruelle?

FANCHETTE.

Mais votre amour coûte trop cher... J'avais rêvé une robe à queue qui balaye la poussière, et des plumes d'autruche sur le haut de la tête... Mais, c'est fini... je ne veux plus de tout cela.

VESTRIS.

Mais regarde donc comme je suis joli!... Eh bien, je te sacrifie ce beau physique: égratigne-moi, arrache-moi la perruque si tu veux... et moi, moi, le dieu de la danse, je me prosterne à tes genoux en te disant: Je t'adore!...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LUCAS.

LUCAS.

Horreur!

FANCHETTE.

Encore toi!... Ah çà tu te transformes donc en mon ombre?

LUCAS.

Oui mam'selle, oui, et je vas endommager cet homme!...

FANCHETTE.

Veux-tu bien finir!

VESTRIS.

Ah çà! tu as été mordu?

LUCAS.

Je vous défends de me tutoyer, entends-tu... vous? Je te reconnais, gueux!

VESTRIS.

Et moi aussi je te reconnais... il a un pied qui pèse quinze cents!

FANCHETTE.

Mais, Lucas, écoute-moi, je te jure que je suis innocente!

LUCAS.

Innocente, vous? Tenez, vous me faites rire.

FANCHETTE.

Je t'ai dit que je voulais faire fortune, et qu'après nous verrions...

LUCAS.

Et pour commencer vos économies, vous avez acheté cette belle bague?

VESTRIS.

Une bague! Elle ne vient pas de moi!

LUCAS, la lui mettant sous le nez.

Ça ne vient pas de toi, ça, menteur!...

VESTRIS, regardant la bague.

Non. (A part.) Ah! mon Dieu, la bague que je cherche!...

LUCAS.

Ah! perfide!... ah! cruelle!... ah! coquine!... ah!... je ne sais plus quel nom te donner!...

FANCHETTE.

Voilà encore que tu recommences?...

LUCAS.

Oui! Tu as tenu trop longtemps une place dans mon cœur... J'en suis propriétaire de mon cœur: le terme est passé, je te donne congé!

FANCHETTE.

Eh bien, puisque tu veux tout savoir, cette bague, c'est une commission...

VESTRIS, à part.

Une commission, c'est cela...

LUCAS.

Oui, c'est la commission qu'on te donne pour faire la commission.

FANCHETTE.

Je vais la remettre à ma maîtresse, mademoiselle Camargo, et lui dire que si elle consentait à recevoir le possesseur de ce bijou dans sa loge, ce soir à l'Opéra, elle n'aurait qu'à mettre une branche de lilas à sa ceinture.

LUCAS.

Oh! les lilas... quels arbustes immoraux!

VESTRIS, à part.

Une branche de lilas... O bonheur! je tiens mon homme.

LUCAS.

Mais qui, qui, qui?

VESTRIS.

Oui, à qui appartient cette bague?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MANON, entrant au fond.

MANON.

Cette bague? Elle est à moi!..

FANCHETTE.

Manon!

LUCAS.

Manon!

MANON, bas, à Fanchette.

Silence!

VESTRIS.

J'en étais sûr!... Il a mordu [illegible] il n'y a plus qu'à tendre le filet... (Il s'esquive par le [illegible] à pas de loup.)

MANON.

Un instant de plus, et [illegible]!

FANCHETTE.

Mais, Manon, [illegible]

MANON.

Appartient à Renaud, [illegible], et il vient d'échapper à un grand danger... J'ai [illegible] ce méchant Vestris!...

FANCHETTE.

Eh bien, Lucas, [illegible] votre colonel?

LUCAS, avec importance.

On verra, mam'selle, on verra!... Je consulterai mon homme d'affaires!...

MANON.

Silence! on revient de [illegible]!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAYSANS, CAMARGO, LE COLONEL, puis LA RANCUNE, RENAUD et DES SOLDATS.

CAMARGO.

Colonel, il est temps [illegible] retirer... Vous savez que je danse ce soir à l'Opéra, et dans un ballet nouveau, c'est grave!...

LE COLONEL.

Je suis à vos ordres! (Bas, à Vestris, qui arrive avec une branche de lilas.) Eh bien?

VESTRIS, avec fatuité.

Eh bien, c'est fait!

LE COLONEL, avec jalousie.

Ah! c'était donc vous!.. Mademoiselle de Camargo...

CAMARGO, aux convives et autres.

Je vous assure que je garderai un charmant souvenir de cette fête : tout, jusqu'au champagne, était excellent... Monsieur Lucas, vous m'en apporterez ce soir à l'Opéra, deux paniers; je veux mettre en vogue le champagne des prés Saint-Gervais.

LUCAS.

Cinq paniers, oui, madame!

VESTRIS, à Camargo.

Belle divinité, en souvenir de ce beau jour, j'ai cueilli une branche de lilas pour vous... En vous priant d'en accepter l'hommage.

CAMARGO.

Vous êtes galant, mon noble Jupiter!

VESTRIS, lui place le bouquet à la ceinture de son corsage. — Bas, au colonel.

Et maintenant, donnez l'ordre à un sergent de venir ce soir former le piquet d'honneur à l'Opéra. Cela n'étonnera pas; M. le duc de Richelieu assiste à la représentation!...

LE COLONEL.

Vous avez raison... Holà, sergent!...

LA RANCUNE, paraissant.

Présent, mon colonel.

LE COLONEL.

Tu vas partir tout à l'heure avec des hommes pour l'Opéra.

LA RANCUNE.

Oui, mon colonel.

LE COLONEL.

Et là, tu obéiras en tout à M. Vestris. (La Rancune regardant Vestris, changeant de ton.)

LA RANCUNE.

Cré... Oui, mon colonel

LE COLONEL.

Et maintenant, adieu, mes amis! Venez-vous, ma charmante?

TOUS.

Vive le colonel! (Au moment où il va pour sortir, Renaud arrive avec des soldats, et regarde Camargo.)

RENAUD.

Ah! (Avec amour.) Du lilas à sa ceinture, elle m'attend!...

MANON, qui l'a observé.

Le malheureux!... Je n'ai pu le sauver, mais j'irai ce soir à l'Opéra... (Reprise du chœur : A la Monaco, etc., sur lequel on se remet à danser.)

ACTE TROISIÈME

Le théâtre est séparé en deux. A gauche, la loge de la Camargo : c'est une chambre riche, ameublement Louis XV. A droite, porte sous tenture. A gauche un cabinet dérobé. Sur le premier plan, à gauche, une toilette sur laquelle brûlent des candélabres ; sur le canapé, une robe de bal, etc. A droite, le foyer de la danse de l'Opéra. Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, entrant dans la loge de sa maîtresse, tenant une robe qu'elle place sur une chaise.

Voyons, n'oublions rien pour la toilette de madame... Voici sa robe, ses diamants faux... son rouge pour sa fraîcheur de contrebande... le noir pour ses yeux, le bleu pour ses veines... sans compter le reste, dont on ne parle pas... Ah! le théâtre! le théâtre!

COUPLETS.

I

Fourberie,
Tromperie,
Au théâtre, il n'est que ça!
Fourberie,
Tromperie,
Votre monde, le voilà!
La fraîcheur de cette actrice,
Défunt sur ses vêtements,
Et l'amour dans la coulisse
N'est pas meilleur teint longtemps!
Fourberie,
Tromperie, etc.

II

Tout est faux sur un théâtre :
Les pâtés sont en carton,
Les figures sont en plâtre,
Les mollets sont en coton!
Fourberie,
Tromperie, etc.

SCÈNE II.

FANCHETTE, VESTRIS.

VESTRIS, entrant dans la loge.

J'ai un petit quart d'heure à moi avant le raccord du ballet, mettons-le à profit, et voyons si la gentille Fanchette est ici... (Il frappe à la porte de la loge.)

FANCHETTE.

Qui est là?

VESTRIS, prenant une petite voix.

C'est l'Amour!

FANCHETTE.

L'Amour, à cette heure-ci, il est couché.

VESTRIS.

Il a quitté son lit de roses pour venir te rendre visite... cara mia!...

FANCHETTE, à part.

C'est M. Vestris! Amusons-nous!... (Haut.) L'Amour ne parle pas italien!

VESTRIS.

L'Amour parle toutes les langues... Ouvre-moi : maman Vénus m'a mis à la porte de Cythère... Je vais être obligé de loger à la belle étoile!

FANCHETTE.

Ah! le pauvre enfant!.. il aurait froid à ses petites ailes... (A part.) J'ai bien envie d'ouvrir pour voir M. Vestris en Amour... (Haut.) Entrez, monsieur l'Amour!

VESTRIS, entrant.

Présent!

FANCHETTE, riant.

Oh! le vilain Amour!...

VESTRIS.

Fancette! Fancette de mon âme!... Enfin, nous voilà seuls!

FANCHETTE.

Et je vais vous laisser plus seul encore!

VESTRIS.

Oh! quelle anguille... Écoute-moi donc, je suis fou...

FANCHETTE.

Je le sais bien, que vous êtes fou!

VESTRIS.

Fou de ta petite personne!

LE RÉGISSEUR, entrant vivement.

Monsieur Vestris! monsieur Vestris!

VESTRIS.

Hein! quoi? On est toujours dérangé!

LE RÉGISSEUR.

Il manque un cyclope!

VESTRIS.

Per Diou! mais il nous en fant!... Le ballet ne peut pas manquer faute d'un cyclope. Que l'on prenne le premier venu, et qu'on me laisse tranquille.

LE RÉGISSEUR.

Mais...

VESTRIS.

De gré ou de force, introduisez-le dans son maillot, et qu'il n'en sorte plus... Z'ai dit... allez... (Le régisseur sort par le fond. A Fanchette.) Tu le vois, hein? comme je commande, comme ze souis le maître?

FANCHETTE.

Laissez-moi donc!

VESTRIS.

Mais il est impossible que je te laisse!... (Il la lutine.)

FANCHETTE.

Ah! mais...

VESTRIS.

On peut être vertueuse et ne pas résister au grand Vestris... car, retiens-le bien... il n'y a que trois grands hommes en France... le roi de Prusse, Voltaire, le grand Condé et moi...

FANCHETTE.

Mais ça fait quatre!

VESTRIS.

Ça fait quatre?... Alors, moi, Voltaire, le grand Condé, Turenne et le roi de Prusse!

COUPLETS.

I

Ma chère amie, regarde-moi,
Semblable à l'oiseau, je m'élance!
Des entrechats je souis le roi!...
Vestris est le Dieu de la danse!
Dans l'air, j'exécute mes pas,
Dans l'air, ze fais mille gambades;
Si ze retomb', c'est pour ne pas
Houmilier mes camarades!

(Parlé, pendant la ritournelle.) Regarde ce zarret, un ressort d'acier trempé, et ce coup-de-pied, quel mordant dans les pointes... Admire ce bras arrondi en guirlande... cet estomac en forme de cerceau... Hein! suis-je assez zoli?...

II

Ze souis un sylphe, un vrai zéphyr!
Ze souis plus léger que la plume!
Rien ne peut plus me retenir
Quand d'Aquilon j'ai le costume...
Dans l'air, etc.

Regarde cette pose... ce sourire de trente-deux perles... trente-quatre même pour les grands jours... Admire ce nez au vent... car z'ai beaucoup de nez au vent... et cet œil qui ne dit rien et qui dit tout... Un baiser à droite, un baiser à gauche, et le dernier que je t'envoie pour que tu me le rendes! (Il va pour embrasser Fanchette; elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCAS, arrivant avec deux paniers de vin.

LUCAS, reconnaissant Vestris et Fanchette.

Ah!

VESTRIS, la main sur la joue.

Que le diable l'emporte, celui-là!

FANCHETTE, avec joie.

Eh bien, Lucas, m'accuseras-tu encore?... C'est le quatre-vingt-dix-neuvième que je lui applique...

LUCAS.

Sur l'honneur!...

VESTRIS, se tenant la joue.

Non! sur la joue!... (A Fanchette.) Mais au centième, n'est-ce pas, je serai heureux!

LUCAS, vivement.

Le centième, c'est moi qui vais te l'appliquer!

VESTRIS.

Ah! per Diou! Zéphire il ne te craint pas! (Il s'élance d'un bond vers le fond et disparaît.)

LUCAS, menaçant Vestris.

Sois tranquille, méchant sautriquet, je te repincerai!... (A Fanchette.) Fanchette, tu l'as cogné... je te rends mon estime!

FANCHETTE.

Vrai?

LUCAS.

A preuve que je t'épouse d'hier en huit... et une fois mariés, je te fais couronner rosière... et moi je serai ton rosier! (Bruit de fusil à la porte de la loge.)

LA RANCUNE, en dehors.

Halte!...

LUCAS, effrayé.

Hein? qu'est-ce que ça veut dire?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA RANCUNE, dans le fond.

LUCAS ET FANCHETTE.

Tiens!... c'est le sergent la Rancune!

LA RANCUNE.

C'est bien ici la loge de la Camargo?...

FANCHETTE.

Entrez donc, sergent!

LA RANCUNE.

Ah! tenez, mes petits... ne me parlez pas... j' suis brutal comme un boulet de canon.

FANCHETTE.

Et pourquoi?

LA RANCUNE.

Par Dieu! j'en étais sûr... Si Renaud vient ici... il est perdu!

LUCAS.

Perdu!... Et pas moyen de le faire afficher avec une récompense honnête!...

LA RANCUNE.

On m'a donné la consigne de placer des factionnaires à cette porte... avec ordre de laisser entrer tout le monde, mais de ne laisser sortir personne... C'est une souricière... Quoi!... Mille cocardes!... en voilà une fonction pour un sergent!...

FANCHETTE.

Mais il ne viendra peut-être pas?...

LUCAS.

Oui, s'il va ailleurs...

LA RANCUNE.

Ah! ouiche!... Et c'est moi... moi, son ami, qui vais être forcé de l'empoigner! Et dire que tout ça c'est la faute du dieu de *Cytherne!*... et de Paphos!

LUCAS.

Paphos et la citerne!

LA RANCUNE.

Paphos! quelle amère plaisanterie! quand on pense que tous les sujets de ce royaume ce sont la fausseté en personne!... Je suis navré!...

LUCAS.

Navré de vrai?

TRIO.

Un bon soldat n'a pas le cœur de pierre,
Et j' lui permets d'être aimable et galant;
Mais y n' faut pas que sa particulière
Lui fasse oublier l' règlement,
La discipline et l' régiment!
Pour moi, j' jur' que, si, pendant l'exercice,
L'Olymp' lui-mêm' dérangeait mon p'loton,
J' flanqu'rais Vénus et Cupidon
Bien vite à la salle de police! (bis)
Hébé, Vulcain, Mars et Junon,
Mercur', Bacchus et sa maison
Iraient à la sall' de police;
J' te flanqu'rais mêm' à la sall' de police.

LUCAS.

Je m' sauve alors, car, sans façon,
Je n'ai jamais adoré la prison;

Et m'arrêter, ce s'rait indigne!

FANCHETTE.

Sauve-toi donc, peureux insigne!

LA RANCUNE.

N'ayez pas peur, car, entre nous,
Vous le savez bien, ma consigne
N'est pas pour vous.

ENSEMBLE.

LUCAS, FANCHETTE, LA RANCUNE.

C'eût été bien malheureux
D'arrêter des amoureux ;
Car, entre nous, la prison
Est une triste maison!
Alors qu'on est amoureux,
Franchement, il vaut bien mieux
Le ciel pur, où, tous les deux,
Sans tracas on est heureux!
Rien ne vaut la liberté,
Sans elle, pas de gaîté :
Aux oiseaux, il faut les champs,
Et le soleil aux amants.
C'eût été, etc.

FANCHETTE, à Lucas.

Et ce vin, tu ne vas pas le laisser là? Porte-le au régisseur!

LUCAS.

Je ne sais pas où il est, le régisseur!

LA RANCUNE.

Marche devant, je vais le mener à lui.

LUCAS, prenant le panier de vin.

Adieu, Fanchette!

LA RANCUNE, prenant une bouteille dans le panier de Lucas, et la montrant à Fanchette.

Moins clair que vos yeux!

LUCAS, à la Rancune.

Eh bien, je vous attends!

LA RANCUNE.

Je t'emboîte!... (Ils sortent tous deux par le fond.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, puis CAMARGO.

FANCHETTE.

Pauvre Lucas!... il vaut mieux que M. Renaud, lui!... Il a de la souvenance au cœur. Mais voici ma maîtresse.

CAMARGO, entrant par le côté droit.

Personne n'est venu, ma petite Fanchette?

FANCHETTE.

Personne, madame!

CAMARGO.

Je suis fatiguée... brisée!... (Elle s'assied pensive; Fanchette ferme la porte du fond.) Allons, coiffe-moi! (Elle est devant sa toilette.) Le colonel, tu ne l'as pas encore aperçu? ..

FANCHETTE, coiffant la Camargo.

Non, madame... Mais comme il est galant... jusqu'à mettre des gardes à votre porte...

CAMARGO.

Ah!

FANCHETTE.

Ce qui prouve bien qu'il vous adore...

CAMARGO.

Oui, je crois qu'il m'aime... pauvre Surville! Il a peur d'être détrôné... Il me disait tantôt : « Camargo, la guerre est finie... je vais céder mon régiment... venez avec moi, vous serez ma femme ; nous vivrons heureux loin de tous. » Me vois-tu la femme du colonel!

FANCHETTE.

Si ce colonel vous aime, madame!...

CAMARGO.

Eh bien, que veux-tu? j'ai des moments de tristesse et de lassitude... J'envie les grisettes que je vois passer rieuses, suspendues au bras de leurs amoureux, qui les trouvent jolies avec leurs bonnets de percale et leur fraîcheur de vingt ans! (Avec dédain.) Un bonnet de percale qui se trouve partout.

FANCHETTE.

Oui; mais vingt ans, qui ne se trouve nulle part!

CAMARGO.

C'est vrai!... Aussi je t'aime, Fanchette, quand je te vois pleurer en pensant à ton Lucas!...

FANCHETTE.

C'est qu'il est si bon, mon grand Lucas!... Et je suis bien contente... il a fait la paix...

CAMARGO.

Tu es heureuse, toi; tandis que toutes ces amours blasonnées me fatiguent. Tu sais, aujourd'hui, aux prés Saint-Gervais... eh bien, j'en ai été toute joyeuse.

FANCHETTE.

Comment cela?...

CAMARGO.

Mon Dieu, oui... ce jeune militaire...

FANCHETTE.

Ce jeune militaire?...

CAMARGO.

Militaire qui a dansé avec moi.

FANCHETTE, à part.

Manon...

CAMARGO.

Si tu avais vu comme il a tressailli lorsqu'il m'a embrassée!... Ah! je ne suis pas habituée, au milieu des grands seigneurs qui m'entourent, à cette franchise de sentiment, à un amour aussi vrai!... car c'est un véritable amour!...

FANCHETTE, à part.

Si elle savait que c'est une femme!

CAMARGO.

Enfin, ce sont là de ces folies qu'il faut oublier!... Je ne le verrai plus!... Tant mieux; peut-être les amours incomplètes sont les plus charmantes... c'est comme les fleurs dont on n'a fait que respirer le parfum, et qu'on n'a pas vu se faner entre ses mains... (A ce moment, on entend une clef du côté de la porte dérobée, à droite.)

CAMARGO.

Mais on introduit une clef dans la serrure!

FANCHETTE, écoutant.

C'est Manon!

CAMARGO.

Qui peut venir de ce côté?... Va voir!... (Fanchette se dirige vers la porte; Manon, costumée en Dieu d'Amour, entre vivement.)

SCÈNE VI.

CAMARGO, MANON, FANCHETTE.

MANON, à Fanchette.

Chut!...

CAMARGO, assise, et ne voyant pas Manon.

Eh bien... qu'y a-t-il?

MANON, vivement.

Sors vite!... Laisse-moi seule... avec elle...

SCÈNE VII.

CAMARGO, MANON.

CAMARGO.

Je te demande qui est là, Fanchette?...

MANON, derrière la chaise de Camargo.

Moi, madame.

CAMARGO, se retournant.

Vous, monsieur!... ici... dans ma loge?

MANON.

Il fallait vous voir à tout prix...

CAMARGO, à part.

Moi qui la croyais si timide!... (Haut.) Allons, que voulez-vous? Parlez!...

MANON.

Ce que je veux?... mais c'est bien simple!... c'est vous dire que je vous aime, c'est vous avertir d'un danger qui vous menace...

CAMARGO.

Un danger, moi?...

MANON.

Oui, et qui menace aussi la personne que l'on trouvera tout à l'heure ici, près de vous.

CAMARGO.

Je ne vous comprends pas!...

ROMANCE.

I

Ah! je vous croyais moins cruelle;
Mais, voyez, je perds la raison.
Je vous aime, et pour vous, ma belle,
Pour vous, je risque la prison!
Je brave tout, tout pour vous dire,
Combien mon cœur est agité,

Et je voudrais, pour un sourire,
Oui, je voudrais, pour un sourire,
Risquer jusqu'à ma liberté ;
Je donnerais ma liberté !

II

Pour un de vos regards, madame,
Pour un mot, un seul mot d'amour
Je donnerais, mon sang, mon âme !
Dites ce mot, à votre tour !...
Et je saurai braver l'orage
Qui sur ma tête est arrêté !
Car je garderais votre image ;
Oui, j'emporterais votre image,
Si l'on me prend ma liberté ;
On peut prendre ma liberté :

MANON.

Camargo n'est-elle pas la protégée du colonel de Surville?...

CAMARGO.

Eh bien!...

MANON.

Le colonel est jaloux... A l'heure qu'il est, toute fuite est impossible...

CAMARGO.

Que voulez-vous dire ?

MANON.

Des soldats occupent les issues... (Camargo se dirige vers le fond.) Oh ! n'allez pas vers cette porte... Derrière, il y a un factionnaire.

CAMARGO, agitée.

C'est vrai, je n'y pensais plus !... Malheureux ! à quoi vous êtes-vous exposé ?... Et le colonel sait?...

MANON.

Certainement... et, dans un instant, il va venir, me trouvera et m'enverra à la Bastille !

CAMARGO.

Mais c'est un guet-apens... et vous le saviez?...

MANON.

Je vous ai dit que je vous aimais, madame.

CAMARGO.

Vous m'aimez ! Mais vous êtes insensé !

MANON.

Insensé ! Voyez, madame, je suis à vos genoux, implorant un de vos regards.

CAMARGO, très-agitée.

Je suis toute émue... Si quelqu'un ne vient bien vite, que vais-je devenir ? (Elle le regarde.) Il est si gentil, si jeune ; c'est presque une femme !

MANON, à part.

Je crois que j'ai été un peu loin !... Si quelqu'un ne vient à mon secours, que vais-je faire à présent ? (On frappe.)

CAMARGO.

On a frappé !

RENAUD, en dehors.

Ouvrez, ouvrez vite, madame !

CAMARGO à part.

C'est le colonel !

MANON, à part.

C'est la voix de Renaud !

CAMARGO.

S'il vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue !

MANON.

Retirez-vous, madame, et laissez-moi faire.

CAMARGO.

Lutter contre lui ?

MANON.

Ne craignez rien, madame !... Je m'expose à la mort, peut-être, mais, pour vous sauver, que ne ferais-je pas ? (On frappe.)

MANON.

Sortez ! sortez ! (Elle reconduit la Camargo, qui sort à droite.)

RENAUD.

Ouvrez, ou j'enfonce cette porte !...

MANON.

Et maintenant, vite, ce peignoir !... (Elle met le tout, et va ouvrir, puis revient précipitamment s'asseoir devant la toilette, le dos tourné à la porte.)

RENAUD, entrant vivement.

Seule ici !... Et pourtant je suis sûr que ce jeune soldat est entré dans cette loge !

MANON, déguisant sa voix.

Que voulez-vous, monsieur ?... et de quel droit menacez-vous de forcer la porte de cette loge ?

RENAUD.

Pardonnez-moi cette violence, madame ; et quant à ma présence, elle ne doit pas vous étonner... Ne m'avez-vous pas autorisé à venir ce soir ?... ce lilas à votre ceinture ?...

MANON.

C'est vrai... mais je sens maintenant que j'ai eu tort ! Vous connaissez les dangers que vous courez si vous êtes surpris ici ?

RENAUD.

Je les connais !

MANON.

Mais, pour vous exposer ainsi, vous m'aimez donc beaucoup ?

RENAUD.

Je ne sais si ce que j'éprouve pour vous est de l'amour, c'est un sentiment mêlé de fièvre et de passion, de rage et de vanité ; et puis vous m'avez dit il y a un an : « Venez à Paris... » Pour vous suivre, je me suis fait soldat ; pour vous, j'ai abandonné une femme que j'aimais, que j'aime encore... Mais cette femme a dû m'oublier comme je l'ai oubliée un instant moi-même ; j'ai juré de me faire aimer de vous, et vous m'aimerez !

MANON.

Je ne crois pas !

RENAUD.

Mais vous n'avez donc pas de cœur ?

MANON.

Un cœur, moi ! une danseuse ?... Il y a longtemps que j'en ai jeté la clef dans ce tourbillon qu'on appelle le plaisir... Un cœur, moi !... pourquoi faire ?.. Il n'y a que les imbéciles et les enfants qui ont la faiblesse d'en avoir !

RENAUD.

Oh ! qu'ai-je fait... pauvre Manon ?

MANON.

Votre Manon elle-même n'avait pas de cœur.

RENAUD.

Pardon, madame !... Accablez-moi de vos mépris... mais ne confondez pas dans votre raillerie une chaste fille que je n'aurais jamais dû quitter !

MANON, à part.

Il m'aime toujours !

RENAUD.

Oh ! je sais que mes paroles vous blessent... je sais que vous vous vengerez de moi... mais au moins j'aurai gagné à vous avoir connue le bonheur de pouvoir apprécier celle que j'ai délaissée !

MANON, feignant la colère.

Des insultes, maintenant !

RENAUD.

Non, madame, des regrets ! (Ici musique rappelant la romance du 1[er] acte.)

MANON.

Ainsi, vous regrettez sincèrement cette petite Manon ?

RENAUD.

Et pour le lui dire à elle-même, je donnerais la moitié de ma vie...

MANON, reprenant sa voix.

Tu n'as pas le droit d'en disposer, car elle m'appartient tout entière !

RENAUD.

Cette voix !

MANON.

Mais regarde-moi donc !

RENAUD, se jetant à ses pieds.

Vous... toi !... Manon !

MANON, avec amour.

Oui, Manon, qui te pardonne et qui t'aime !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FANCHETTE, arrivant par la gauche.

FANCHETTE.

Madame... madame... le colonel ! (Avec surprise.) M. Renaud !

MANON.

Si tu savais...

FANCHETTE.

Je sais que le colonel me suit, et que si vous ne sortez d'ici, tout est perdu !

MANON, à Renaud.

Viens vite ! (Ils sortent vivement. Le décor change ; on entend la cloche ; grand bruit sur le théâtre.)

QUATRIÈME TABLEAU

L'intérieur des coulisses de l'Opéra.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DANSEUSES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, aux danseuses.

En place, mesdemoiselles! Vous savez qu'il faut raccorder le grand pas; nous n'avons qu'une demi-heure avant la représentation de notre nouvel opéra-ballet : *les Amours d'une rose.*

BALLET.

SCÈNE II.

(Entrée de Vestris en costume de *Zéphire*. Il est précédé d'un Amour, qui le conduit par une guirlande de roses. Il va jusqu'au buisson qui occupe le milieu du théâtre.

VESTRIS, au régisseur.

Monsieur le régisseur... mademoiselle de Camargo est-elle à son poste?

LE RÉGISSEUR.

Elle est dans le bosquet.

VESTRIS.

Je commence. (Se posant en danseur et s'adressant au buisson de roses.) Rose parfumée! essence de l'Orient! rose plus rose que l'écharpe de la blonde Iris... apparais à mes yeux, que je puisse aspirer le parfum de ton calice odorant!... (Le buisson s'ouvre, et Lucas apparaît, au milieu, en cyclope.)

VESTRIS ET LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

LUCAS.

Ah! ne me faites pas de mal!...

VESTRIS ET LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que tu fais là-dedans?

LUCAS.

J'attends qu'on me rende mes bouteilles vides... Je me suis caché pour fuir un grand diable d'homme qui voulait me faire un œil au milieu du front... Un habilleur m'a fourré là-dedans de force, en me disant : « Il n'y a que cinq clopes, et comme il faut six clopes, tu feras la demi-douzaine... Mais au moment où il allait me faire l'œil, j'ai joué des jambes et je me suis caché dans cette boîte-là!

VESTRIS, furieux.

Qu'on renvoie ce drôle!

TOUS, le poussant.

A la porte! à la porte!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL, LA RANCUNE.

VESTRIS, à part.

Le colonel!

LE COLONEL, à la Rancune.

Je vous dis, sergent, que vous garderez les arrêts pendant huit jours.

LA RANCUNE.

Colonel, je vous jure...

LE COLONEL.

Deux soldats se sont introduits ce soir dans la loge de mademoiselle de Camargo... Or, comme vous étiez de service à l'Opéra, vous êtes responsable des hommes qui sont sous vos ordres.

LA RANCUNE.

Mais, mademoiselle de Camargo...

LE COLONEL.

Mademoiselle de Camargo sera punie comme elle le mérite... Vous irez à la Bastille et elle au fort l'Évêque.

VESTRIS.

Vous avez raison, colonel!

LE COLONEL.

Je ne demande pas votre avis... Qu'on cherche mademoiselle de Camargo, et qu'on l'amène ici de gré ou de force!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA CAMARGO, MANON, toujours en timbalier, RENAUD, FANCHETTE.

CAMARGO.

Il est inutile d'employer la force, colonel; je vous amène moi-même les coupables.

LE COLONEL.

C'est de l'imprudence!

CAMARGO.

De la prudence, vous voulez dire!... Car il a toujours été prudent d'unir deux amoureux qui s'aiment depuis longtemps.

LE COLONEL.

Que voulez-vous dire?

CAMARGO.

Que le timbalier qui vous a si fort effrayé n'est qu'une femme!

MANON, s'avançant.

Oui, une femme, mon colonel, ayant toujours un cœur en activité tout prêt à vous bénir!... si vous voulez bien pardonner.

LE COLONEL.

Bien joué! je suis battu!...

VESTRIS.

Ah çà! décidément, est-ce que je n'aurais plus de nez?... Ah bah! puisque je n'ai pas pu enlever Fanchette, je vais aller m'enlever moi-même; et, cette fois, je me passe par-dessus la tête!...

LUCAS, à Fanchette.

Et nous, partons nous marier au pays!

FANCHETTE, riant.

Avec ce costume-là?

LUCAS.

Ça me tiendra chaud pendant la route! (On entend un roulement de tambour.)

LE RÉGISSEUR annonçant.

M. le duc de Richelieu! (Escorte. — Défilé. — Le duc de Richelieu paraît et salue le colonel. — Musique.)

77152

FIN.



Lagny. — Typographie de A. Varigault.